

REPONSES DE PIERRE A ANNE-SIXTINE

À ANNE-SIXTINE DESSAULE. *PREMIERES OBSERVATIONS DE BRUNE, ET PARATEXTE.*
— PRINTEMPS 2024

Ce qui accueille la lectrice avant tout, c'est votre style – presque de même que ce style, mais dans votre geste de mère, accueille un enfant. On entend une voix, et une voix qui tente un double chemin, celui de la maternité, et celui de la liberté. Les deux n'ont rien de contradictoire, même s'il doit y avoir des moments où ça tiraille. Mais le tiraillement entre deux pôles, cela fait partie d'un champ de forces, et des mouvements qui sont ainsi rendus possibles, dans une combinatoire quasi-infinie, entre ces deux polarités. Autre image partant de ces « deux pôles », c'est tout un monde qui s'ouvre et qui vous prend dans un paysage partagé, celui qui fera l'arrière-fond de toute la vie de votre enfant. Et dans ce monde, où toutes latitudes et longitudes pourront être recherchées par cette enfant, vous faites des relevés point par point du début de la découverte du monde. Brune est une géographe qui joue sa vie dans la découverte de son territoire, et la conquête des premiers entours sont plus importants que tous les espaces qu'ensuite elle pourra aller quêter, enquêter. Elle est géographe passionnée autant que vous êtes anthropologue amoureuse : vous êtes seulement à un degré beaucoup plus élaboré, acculturée, intégré, dirait Winnicott, qu'elle, qui est plus sur le registre de l'habitat du monde. Elle, dans cet archaïque qu'on appelle aussi le « pathique », elle est le sujet à son état le plus originaire, celui que Viktor von Weiszäcker dit être bien plus fondamental que le sujet de la conscience « névrotique » moyenne : ce dernier, c'est un sujet qui se départit déjà du réel, celui du monde et celui de l'inconscient, celui qui est constitué d'objet, et l'autre qui constitue l'investissement fantasmatique de l'objectalité. Le sujet de Brune, c'est en deçà, bien en deçà, qu'il existe, et qu'il témoigne, qu'il asserte souverainement de sa pleine présence : elle n'est pas un sujet en attente, un « moi bien intégré » en moins bien, en attente, un pré-sujet : que dalle, elle est un sujet. Weiszäcker définit le sujet comme ce qui habite le monde, sur le registre du monde, de la coprésence qui est en deçà de la distinctivité, et pire de la disjonction. Habiter le monde sur le registre du « pathique », comme dit Erwin Straus, du sentir pur (pas même du ressentir, car déjà, cela, c'est supposer un objet qui ressent quelque chose au sujet de quelque chose : déjà, trois instances, des médiations et des filtres). Brune est bleuité dans le bleu du ciel, faminité quand elle a faim – et vous, vous y voyez la famine, qui vous terrifie, mais au moins, vous avez recours à l'image, à la représentation : elle, non, elle est dans la pure « icône de faminité », avoir faim pour elle, c'est être faim, irrémédiable, irréductible, « sans recours » comme dirait Freud. Ce sont toutes ces choses en attente de représentation que vous observez, et que, ce faisant, vous entraînez dans votre propre « centrifugeuse à langage », à imaginaire, à interprétation. Vous prêtez votre appareil à rêverie (c'est de qui, déjà, ce concept?) à ce sujet qui n'y a pas encore accès pour elle-même. Et cependant, à aucun moment Brune ne cesse d'être sujet, souveraine, complète. Elle se sert de ses entours, vous, son père, sa fratrie, comme de béquilles, mais celle qui est en marche dans la vie, c'est elle et personne d'autre. C'est cette éthique qui transparait magnifiquement dans votre écriture, dans votre souci de clinicienne diariste et d'anthropologue amoureuse (peut-on l'être autrement ? Autrement qu'à ce prix de courir le risque de l'amour ?), qui consiste à ne jamais mettre Brune dans une case, soit imaginaire (et hop, la mythologie du récit familial venu du fond des générations) soit supposée théorique (et hop, je me prends pour une psy). Vous tentez ce trajet casse-gu... entre Dolto et gnan-gnan, et le plus fort, c'est que vous y arrivez. Chapeau ! Evidemment, votre geste me fait penser au *Journal d'un bébé* de Daniel Stern, ce magnifique livre d'un magnifique pédiatre. Mais il y a une autre dimension : c'est celle de la femme qui existe sans se réduire ni se résoudre à n'être que mère. Il y a de l'accordage affectif profond, un accueil réciproque dans votre rythmicité commune, de façon à ce que chacune trouve sa place en sachant oser y laisser un creux possible, négociable, tâtonnable à deux, pour que l'autre aussi puisse trouver son assiette, sa guise, son souci de s'ouvrir au monde tout en restant là toutes les deux. Vous l'avez accueillie dans votre vie de chercheuse en séminaire, et elle vous a accueillie, vous la masterante qui existe dans un monde qui ne tourne pas autour de Brune. Et cela, c'est ce qui crée ce

« troisième récit » qui naît à la naissance d'un enfant, qui fait son lit dans les deux récits rencontrés de ses parents (et déjà augmentés du flot de sa fratrie) (c'est une variation de Bernard Golse, un soir à Cerisy lors du colloque sur la narrativité, et qui se trouve je crois sur le site www.psynem.org – en tout cas, ce site est une pépite, allez de toute urgence le découvrir et vous y perdre). C'est le contexte, l'ambiance, qui rend possible un tel accueil radicalement intime : la scène de votre « pas de deux » existe sur fond d'une ambiance groupale dans laquelle une certaine qualité pathique, une certaine tonalité faite de fiance (« on se fie à l'autre »), de confiance (le conseil et nos lois nous libèrent autant qu'ils nous protègent) et de liberté (de quoi oser être à son aise, à sa guise – ce que vous nous racontez). Cette qualité éthique de notre groupe, j'en sens, je crois, un signe pas vain ni flagorneur dans votre récit. C'est une profonde émotion qui peut se faire jour sur ce plan aussi, en plus de l'histoire de Brune et de sa mère. C'est ce que j'appelle « la fabrique de l'accueil », dans un chapitre du *Langage en-deçà des mots*. Vous prenez la liberté d'écrire, vous instaurez cette dynamique, ce qui vous aide sans doute plus que beaucoup d'autres choses à ne pas tomber dans le fixisme binaire, imaginaire, de l'interprétation intrusive. Le rythme, là encore (c'est une notion fondamentale, et celui qui l'a le mieux transmis, je pense, est Henri Maldiney dans son article « L'esthétique des rythmes », autour de Cézanne, repris dans *Espace regard parole*). Il y a du rythme au fond, au plus profond, de tout style. Et de l'humour, au fond de toute connivence. Et de la connivence, comme condition de possibilité pour habiter rythmiquement, profondément, heureusement (suffisamment, pas trop) quelque chose comme du monde.

I. A ANNE-SIXTINE DESAULLE, LETTRE A BRUNE. OBSERVATIONS ET INTUITIONS

La suite dans la vie de Brune, vue par sa maman et ses entours familiaux. Je précise qu'il nous faudrait voir comment faire une analyse « thématique » des différentes étapes dans le développement psychique, physique et sémiotique du bébé, afin de voir comment organiser une proposition de dialogue et d'échanges avec les personnes qui participeront à la journée du 14 mars du séminaire « Sémiotique, pratique et clinique » autour de vos deux textes libres. Je « picore » quelques éléments parmi votre magnifique « journal sternien ». Vous parlez au début d'une guerre : je ripe sur cette phrase, pourquoi (d'un point de vue tout à fait subjectif, nullement « vérité indiscutable ») ? Ce n'est pas une guerre, d'apprendre à marcher. Voire. (Parenthèse. La survie n'est pas la guerre, il n'y a pas guerre entre deux espèces différentes, d'une certaine façon : il y a lutte. La guerre nécessite une marque symbolique, car intra-spécifique — sinon, il n'y a que l'évidence de l'équilibre de la vie et de l'occupation d'un territoire, d'un besoin de se nourrir ou de ne pas se laisser manger. Quant à la reproduction, elle est bien ce qui indiffère une telle lutte. Autant de points qui, au contraire, définissent la guerre, surtout dans les formes les plus « totales » qu'elle a prise dans l'ultime étape de la conquête de la planète par l'humain — au point de devenir avant tout conquête *sur* l'humain, sur ce qui reste de l'humanité quand un groupe s'est arrogé le droit de se désigner comme le véritable représentant de ladite humanité : c'est le mouvement de l'impérialisme politique et économique visant à exploiter terres, êtres et cultures pour la domination du mode de vie conquérant.) L'effort pur de la vie, où l'apprentissage est le tout de l'être-là, car sans cet apprentissage, il y a impossibilité de survie. Ce qui se charge d'apprendre, la *fonction d'apprentissage*, c'est en même temps le mode d'exister ; ce qui assure la responsabilité, le pouvoir, de cette fonction (c'est-à-dire son efficace), c'est la famille du bébé, de l'enfant ; mais le sujet de cette fonction, c'est le sujet vivant lui-même, c'est le bébé. C'est Jean Oury qui veillait toujours à distinguer fonction, statut et rôle : statut « social », rôle imaginaire (vous êtes en plein dedans, dans ce texte, c'est votre style) et fonction symbolique, efficace, réelle, ici vitale. Or pour activer toute façon, du moins par un sujet humain, il y faut tout à la fois de la responsabilité, de la puissance (du pouvoir) et de la liberté ; librement, vous prenez sur vous la responsabilité d'assumer ces fonctions que Brune, elle, ne peut assumer, vous lui donnez votre puissance : c'est ce que Pierre Delion appelle la « fonction phorique » (cf. beaucoup de vidéos là-dessus, et entre autres celle qui se trouve sur la page Invites cliniques de mon site) ; vous prêtez à cette enfant votre capacité corporelle et psychique, fonction de contenance et de portance. Mais cette contenance et cette portance ne sont pas purement « automatiques » ni « biologiques », animales-sociales : elles sont pleines de langage, de désir, de fantasme, d'imaginaire et de réel — d'amour. Pas de contenance sans vous replonger, à votre tour, dans cet être qui ordonne et oriente votre univers (lequel l'accueille et l'intègre) ; pas de contenance, non plus, qui ne soit aussi profondément sémiotique : vous « prenez sur vos épaules psychiques » certaines fonctions d'interprétation, mais attention, je l'ai souvent rappelé (après Michel Balat et Delion), ce n'est pas la mère qui interprète le bébé, c'est le bébé qui interprète la mère. Et cette loi fondamentale, tout votre texte l'illustre, et plus, la met en œuvre, en actes. En effet, Brune se contente d'être

dans le pur travail de vivre, et c'est pourquoi j'insiste sur le fait que, en cette aube de la vie, il n'y a pas un papier à cigarette entre la fonction vitale et la fonction existentielle, entre le fait de ne pas mourir et le fait d'intégrer des comportements suffisamment adaptés à la réalité. Sauf qu'elle ne peut le faire totalement sans vous, vous qui ouvrez la possibilité d'un « espace potentiel », en lui assurant une « marge de manœuvre », bref cet « espace transitionnel » winnicottien fameux : ce que vous faites, c'est que, en la voyant faire, vous portez à ses attitudes et présences la possibilité d'un sens : vous vous mettez à « délirer » autour de ses stricts gestes de vivante, et là, c'est bien votre « appareil à rêverie » que vous lui prêtez ; mais ce faisant, il ne faut pas croire que vous l'interprétez comme on poserait un sceau ultime sur la cire tendre de ses présences : non, vous délirez, vous lui renvoyez vos « propositions » de sens, vos « abductions » (je vous renvoie à tout ce que je raconte côté sémiotique — la partie « Clinique » en est farcie, ainsi que le texte « Pour une esthétique du vague » dans *Agencements* et « Greffer de l'ouvert », dans le prochain numéro de la *Nouvelle revue de l'enfant et de l'adolescent*) ; et c'est bien Brune qui vous fera comprendre si vous avez touché juste, ou pas, et donc, c'est elle qui interprétera vos propositions — elle demeurera le sujet fondamental du processus du sens, qui est tout aussi fondamental que le processus du lait pour accueillir l'enfant dans la vie. Et votre délire est magnifique, il est ce qui, à votre relectrice, a fait parler de la beauté de votre style — car créer, écrire à régime poétique, c'est bien délirer suffisamment pour ne pas être que dans un (illusoire) décalque ou soumission à la réalité (supposée). Vous cherchez « ce qui parle » d'elle, de ce qui fait sa singularité, et pour cela vous vous mettez derrière ses yeux, et vous voyez donc inversement ce qu'elle voit, le monde, des personnes (dont la vôtre) : moment où la projection est aussi une introjection, non pas le retour dans le sein maternel mais le fait de vous jeter dans le « point de vue », l'origine de votre monde, qu'est cet enfant pour qui vous étiez, symétriquement, non pas « la mère », mais bien l'univers. Vous questionnez un corps parlant, et c'est bien cela qui fait l'humain : dès qu'il paraît, l'enfant est baigné de langage ; d'où Lacan : « ne cherchez pas le signifiant ailleurs que dans le corps », « le corps est le trésor des signifiants », et la jouissance n'est jamais éliée de l'avenir du langage et surtout du corps dans un monde « qui est toujours déjà corps et groupe » (Kaës), donc un monde qui est toujours langage (même quand, comme dans la psychose ou l'autisme, on rate indéfiniment la première marche qui marque le seuil du symbolique, de l'entrée dans le langage : c'est cela, l'aliénation au réel de la folie, selon Lacan, par distinction avec l'aliénation au symbolique). Le corps parle : mais il est toujours pris entre deux autres corps de parole. Le corps de corps et de paroles de qui a précédé le corps de Brune, sa famille et son histoire qui l'accueille, l'intègre et le fantasme, le sur-signifie au travers du fantasme parental qui l'a fait advenir (cette surdétermination vaut même dans les cas où un enfant ne serait pas « désiré », voire dont la présence aurait été forcée dans le corps de la mère par le viol d'un géniteur) — le corps du bébé parle tout cela comme on parle une langue, pas seulement comme on transmet une information ou énonce une opinion. Et le second corps qui le comprend, c'est le corps auquel il s'adresse : son « horizon d'attente », cet ensemble de corps parmi lesquels il existe comme l'un des leurs (pas de parole sans acceptation de la loi de langage du groupe). Et parmi ces corps, il y a tout ce qui lui est renvoyé, comme par ces « reflets » et « réverbérations », ce dernier mot valant autant sur le registre du spéculaire que sur le registre du sonore (j'accorde personnellement une grande importance sur le sonore *comme langage*, depuis mon article sur le silence jusqu'à mon livre *Au contact tonal du monde*) ; ces réverbérations le touchent, le traversent, et bouleversent sa capacité propre d'être de parole — et c'est ce qui arrive avec le délire tournoyant de votre construction du regard au travers de votre texte : vous retournez au cœur de cet être dont pourtant votre discours a fait son « objet » (de langage, de description, d'observation — ah, la pulsion scopique, « beau à croquer », on a envie de partir à la recherche, d'aller ôter les apparences : vous redevenez bébé...), et vous allez surtout vous placer au point exact qui est à la fois le comparant et le comparé qui construisent votre régime métaphorique : vous ne vous contentez pas de vous projeter sur le corps de Brune, de vos yeux, vous allez vous placer derrière ses propres yeux, vous choisissez la partie précise (ce faisant, la métaphore se fait métonymie) par où elle se retourne, par où elle retourne votre propre pulsion scopique et vous place, vous et tout le reste du monde, en position d'objet de vision — par où, d'une certaine façon, vous contre-balancez la pulsion intrusive et, ainsi, restaurez la dignité et la puissance subjective de Brune, elle-même capable d'être autre chose qu'un objet visé, c'est-à-dire un sujet visant, un sujet qui ne se contente pas d'être « ouverte comme un moulin » à l'appréhension d'une conscience potentiellement niante, aussi « mamesque » soit-elle, et qui est aussi un sujet qui par son regard, scrute le monde et y part à la quête : quête de savoir, d'apprentissage, et quête de vie plutôt que rabougrissement. Moment fondamental dans l'existence d'un bébé, où l'attention fondatrice de sa mère soutient cette dynamique vers la vie, ou n'y arrive pas. Oui, décidément, votre style (au sens où j'en parlais, déjà, l'an dernier) est une magnifique illustration de ce concept psychanalytique si beau, la « capacité de rêverie » qui ne prend de valeur autonome véritable qu'à l'instant où elle se prête et se donne à autrui. Vous

délires sa première présence comme sujet de discours. Mais dans ce délire, ce que je vois, c'est que vous ne restez pas dans la fascinante et mortifère scène du deux : le regard de sa mère signifie à Brune que maman, et donc elle-même, vivent dans un monde plein d'autres, plein d'hétérogénéité, de diversité de vécus, de situations, de « petits riens » ; vous faites varier sa présence sur une variété de scènes qui convoquent plusieurs personnes, qui ne sont pas la répétition (toujours en moins bien au fur et à mesure qu'on s'éloigne du modèle initial) de la scène mère-enfant : dans votre regard, il y a et l'amour qui voudrait maintenir la coprésence, et le désir qui se tisse aussi au travers du reste du monde, du reste des vies. Retournement nous concernant : nous, dans l'aire de discours où vous inscrivez ce texte libre, nous sommes intégrés dans cette aire existentielle de Brune, nous sommes immédiatement convoqués, proposés, comme appartenant à son monde ; nous sommes des moments, des lieux, de sa sémiose, autant de points de délire (ma lettre ne s'en prive pas — et à commencer par le fait, tout simplement, qu'elle est seconde, et par rapport à votre texte, et surtout par rapport à une précédente lettre : du temps, de l'historialité s'inscrit comme qualité clandestinement et indéniablement véhiculée par les mots que je propose à la mère de Brune) qui, qui sait, viendront bouger, infimement (ou pas du tout), quelque part de pas du tout prévu (ou nulle part de pertinent), un recoin éloigné de son paysage, quelque élément qui fera varier (ou nullement), de proche en proche, le flux des échanges par où Brune verra se déployer, tel un pneuma, l'espace de sa respiration sémiotique. Enfin, l'ode finale à l'intuition, absence qui ne vaut pas pour absence de preuve : je crois qu'ici, on revient à ce qu'est l'abduction, fondamentalement ; je renvoie là encore à l'ensemble de mes écrits ou vidéos sur la sémiotique, auxquels je rajouterai l'idée selon laquelle l'intuition désigne certes la nécessité d'une pensée qui certes n'est plus (seulement) déductive (mais abductive), mais selon laquelle, plus encore, il faut un abord « intégratif » (reposant sur une pensée fondée sur l'intégrale, et non sur une somme « discrète » d'éléments isolés : bref, des preuves, factuelles, comptabilisables, accumulables, de quoi convaincre un épicier ou un jury — sur cette différence entre calcul intégral et calcul discret, cf. l'entretien duraille, mais magnifique, avec Michel Balat, « L'âme est l'intégrale des fonctions du corps », audible sur la page « Invites cliniques » de mon site). Avec un seul bémol, cependant, mais qui va dans votre sens, je crois : on peut très bien parler, écrire, *sans jamais rien chercher à prouver*. La preuve n'est pas le régime obligatoire d'un discours qui se veut rationnel : on peut tenir à une rigueur du penser, sans chercher à prouver — soit sur le plan d'une cause finale : volonté de convaincre et donc de vaincre, soit sur le plan d'une cause objective : positivisme d'une science dite expérimentale ou « exacte » (le délire, proprement pathologique, de la raison arraisonnable), ou mimétisme, voire cratylisme, d'une stylistique qui penserait que la nature du langage est de traduire le réel. (Le dernier chapitre de *Le Langage en-deçà des mots* est consacré à cette question, d'une certaine façon.) Ne surtout pas chercher à convaincre, sinon, ne pas venir se plaindre : c'est un régime de langage qui, décidément, a ma faveur en guise d'idéal du moi — « Si le public en veut, je les sors dare-dare, s'il n'est veu pas je les remets dans ma guitare », chante Brassens (j'ai essayé de le psalmodier sur tous les tons le jour de ma soutenance d'HDR, rien n'y fit, les phillistins attendaient que j'entre dans les fourches caudines de la doxa positiviste de l'université décente).